

Commémoration du IV^e centenaire de la naissance de Shakespeare

Autor(en): **Rapin, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **8 (1965)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMMÉMORATION DU IV^e CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE SHAKESPEARE

Le quatrième centenaire de la naissance de Shakespeare a été célébré à Lausanne sous les auspices de la Société académique vaudoise, le 23 avril 1964, et à Neuchâtel, le 15 mai, sous les auspices de l'Université de Neuchâtel elle-même, avec la collaboration de MM. les professeurs Adrien Bonjour, Charly Guyot et René Rapin. Les Etudes de Lettres sont heureuses de publier leurs communications, à l'exception toutefois de celle de M. le professeur Charly Guyot, qui a paru dans l'Annuaire du théâtre suisse¹.

L'IDENTITÉ DE SHAKESPEARE

Permettez-moi, au début de cette causerie, au risque d'enlever par avance tout intérêt à ce qui va suivre, de citer un passage d'une lettre de Joseph Conrad répondant à l'enquête d'un journal français sur la controverse Bacon-Shakespeare :

« Je ne me suis jamais intéressé à la controverse Baconienne (*sic*) ; car qu'est-ce que ça peut nous faire qui a écrit les œuvres de Shakespeare ? J'ai connu dans le temps une espèce d'ermite (il vivait dans une hutte en planches au milieu d'un petit bois) qui voulait absolument que l'œuvre de Shakespeare fut (*sic*) écrite par un être (*sic*) surnaturel à qui il donnait un nom que je ne me rappelle plus. Comme il semblait tenir beaucoup à cette théorie-là, je lui dis que je voulais bien, mais qu'au fond ça m'était bien égal. Là-dessus il me dit que j'étais un imbécile. Telle fut la fin de nos relations. »²

¹ Henri-David de Chaillet *critique de Shakespeare*, in *Shakespeare und die Schweiz*, Annuaire du théâtre suisse XXX de la Société suisse du théâtre, Theaterkultur-Verlag, Berne 1964, pp. 51-64.

² Joseph Conrad, *Lettres françaises*, 25. 9. 1922, pp. 174-175.

Qu'est-ce que ça peut nous faire qui a écrit les œuvres de Shakespeare ? La réaction de Conrad est celle du bon sens même. L'esprit humain est ainsi fait cependant que, d'une part (et cela est parfaitement légitime) il aime établir un lien entre une œuvre et l'homme qui l'a écrite, et, d'autre part (mais c'est là qu'est le danger, l'appel de la sirène !), plus qu'aux faits établis, qui n'intéressent que les spécialistes, il est sensible aux hypothèses hardies, à l'extraordinaire, au mystère.

Or, dans ce problème (ce faux problème comme on verra) de l'identité de Shakespeare, les hypothèses hardies, l'extraordinaire, le mystère abondent.

Quoi de plus extraordinaire en effet, de plus fascinant pour l'esprit assoiffé de mystère, que l'hypothèse « anti-stratfordienne », selon laquelle William Shakespeare, l'acteur de Stratford, n'était pas, ne pouvait pas être l'auteur des pièces jouées et publiées sous son nom ?

Cette idée, lancée pour la première fois, sans grande conviction semble-t-il (et en tout cas sans impressionner personne), vers la fin du XVIII^e siècle, fut reprise, avec beaucoup plus d'éclat, au milieu du XIX^e, c'est-à-dire à une époque où, sous l'influence de l'admiration quasi idolâtre portée aux chefs-d'œuvre de Shakespeare par un Coleridge, un Goethe, un Emerson ou un Carlyle, la critique ne voit plus, dans l'œuvre, inégale, de notre auteur, que précisément ces chefs-d'œuvre et, les isolant tant du reste de l'œuvre et de celle de ses contemporains que des contingences de la vie et du théâtre élisabéthains, leur attribue une perfection telle qu'il paraît en effet difficile d'admettre qu'elles soient l'œuvre d'un simple acteur.

Comment concevoir en effet qu'un acteur, né de parents apparemment illettrés, dans un bourg de province où, s'il en a jamais suivi l'école (ce qui n'est nullement prouvé), il n'y a finalement appris, au dire de son contemporain et ami Ben Jonson, que « peu de latin et encore moins de grec », ait pu écrire ces chefs-d'œuvre, témoignant, à côté d'un génie poétique et dramatique dont il n'est pas d'autre exemple, d'une connaissance proprement encyclopédique de la philosophie, de l'histoire, de la psychologie, de la mythologie, de la diplomatie, de la médecine, du droit, de la musique, de l'héraldique, de la botanique, de l'équitation, de l'escrime — bref, de tous les arts et de toutes les sciences connus et pratiqués de son temps ?

Le génie souffle où il veut, répondez-vous. Le génie, oui, mais la culture, les connaissances ? Il faut, laborieusement, les acquérir. Et où donc et quand aurait-il jamais pu les acquérir, ce William Shakespeare de Stratford dont les seuls exploits connus, avant son départ pour Londres, sont d'avoir braconné sur les terres d'un propriétaire

du voisinage et, à dix-huit ans, d'avoir engrossé une fille, de sept ou huit ans plus âgée que lui, qu'il se voit obligé d'épouser précipitamment pour légitimer l'enfant qu'elle met au monde six mois plus tard ?

Après un si beau départ dans la vie, le jeune Shakespeare, plaquant là sa femme et ses trois bébés (deux jumeaux sont nés dans la troisième année de son mariage), s'en va chercher fortune ailleurs. On perd sa trace pendant sept ans, c'est-à-dire jusqu'en 1592 (il a alors vingt-huit ans) où on le retrouve à Londres où, comme le dit un auteur du temps, paré des plumes du paon, il fait trembler sous ses pieds la scène, se figurant être le seul acteur valable d'Angleterre, *the only Shake-scene in a country*.

Ce succès facile obtenu, il se pousse dans ce monde du théâtre où, alors comme aujourd'hui, on réussit d'autant mieux qu'on a moins de scrupules. Homme d'affaire avisé, il place sur des maisons et sur des terres, tant à Stratford qu'à Londres, l'argent qu'il gagne au théâtre et à quarante-sept ans, après fortune faite, il se retire dans sa ville natale. Il y meurt à cinquante-deux ans, entouré de la considération générale, moins d'un mois après avoir signé un testament dont les trois signatures (il y en a une au bas des trois pages dont se compose ce testament) sont d'une écriture si informe et d'une orthographe si incertaine qu'il est difficile d'y voir la main d'un écrivain. Le contenu du testament n'est pas moins étonnant que ses signatures. S'il y est question de terres et d'argent, de bijoux, de literie, de mobilier de ménage, il n'y est fait aucune mention ni de livres (Shakespeare n'en possédait-il donc aucun ?) ni de manuscrits (n'en avait-il donc point écrits ?).

Tout cela, qui est fort troublant, et qui pourtant, chose extraordinaire, n'a troublé aucun des contemporains de Shakespeare, ni, pendant plus de cent cinquante ans après sa mort, aucun des écrivains, à l'esprit pourtant fort critique, Pope ou le Dr Johnson par exemple, qui se sont penchés sur sa vie et ont édité son théâtre, tout cela, finalement, a fait naître l'hypothèse, après tout vraisemblable, que William Shakespeare, l'acteur et le propriétaire foncier de Stratford et de Londres, n'était pas, ne pouvait pas être, l'auteur des pièces publiées sous son nom.

Or, si Shakespeare, William Shakespeare de Stratford, n'a pas écrit *Hamlet*, *Othello* et les autres pièces, qui donc a bien pu les écrire ? La réponse s'impose : un homme qui, au génie de la poésie et du théâtre, ajoutait la culture, l'érudition, les idées philosophiques, la connaissance de la cour et de ses usages dont était dépourvu l'acteur de Stratford. En bref : un grand seigneur, un homme d'Etat peut-

être, un universitaire et un aristocrate en tout cas, et qui eût la passion du théâtre.

Qu'un tel homme, à cette époque, ait cru devoir, pour signer ses pièces, faire appel à un acteur comme William Shakespeare n'aurait rien en soi de surprenant. On voit mal en effet, même aujourd'hui, un grand personnage et surtout un homme d'Etat, faire jouer et publier sous son nom des pièces de théâtre, si géniales soient-elles. On ne le voit pas du tout à l'époque élisabéthaine où le théâtre, loin d'être comme aujourd'hui le lieu de rencontre d'un public cultivé, était le lieu de rendez-vous des filles de joie, des apprentis, des marins, bref de toute une populace inculte et illettrée et où les acteurs, à moins de faire partie, comme Shakespeare, d'une compagnie protégée par la reine, le roi ou quelque grand seigneur, étaient assimilés par les autorités et par la police aux saltimbanques et aux vagabonds.

Reste à trouver qui, des grands seigneurs d'alors, aurait eu, avec des dons littéraires exceptionnels, cette maîtrise de l'art dramatique dont témoigne, quelle qu'en soit par ailleurs la valeur, chacune des pièces de Shakespeare. Les candidats, comme nous allons le voir, ne manquent pas. Le plus ancien et, à tous égards, le plus considérable, est, par une chance unique, en même temps qu'un esprit encyclopédique et qu'un aristocrate, un écrivain par ailleurs illustre. J'ai nommé le philosophe et chancelier Francis Bacon.

De trois ans plus âgé que Shakespeare, il fréquente, enfant, la cour de la reine Elisabeth, dont son père est le garde des sceaux. A onze ans il est immatriculé à l'Université de Cambridge, à quatorze ans il commence à Londres l'apprentissage du droit. A quinze, il accompagne l'ambassadeur d'Angleterre à Paris et, trois ans durant, réside et voyage sur le continent. A vingt-trois ans il est député à la Chambre des Communes. C'est le début d'une carrière politique qui, après des péripéties diverses, le voit enfin, sous Jacques I^{er}, à cinquante-sept ans, grand chancelier d'Angleterre et baron. Trois ans plus tard il est fait vicomte, mais, la même année, convaincu de négligence et de corruption, il est destitué de ses hautes fonctions. Il abandonne alors cette carrière politique où il a acquis la connaissance de la vie et des hommes, pour se vouer à ces travaux de philosophie et d'érudition qui ont fait sa gloire. Son œuvre principale, tant en latin qu'en anglais, est une œuvre de prosateur, mais Bacon, comme beaucoup de ses contemporains, est poète à ses heures. De plus, comme le montre un passage de son *De Augmentis*, il tient le théâtre en grande estime et souhaite que l'étude de l'art de l'acteur fasse partie de l'éducation. Son essai sur les jardins mentionne trente-deux des trente-cinq fleurs citées par Shakespeare. Ses opinions sur l'art de

gouverner les hommes, la médecine, l'ivrognerie, la maladie, la fortune, la justice coïncident avec celles de l'auteur de *Henry V*, de *Macbeth* ou de *Hamlet*. Il cite les mêmes passages d'Aristote et d'autres auteurs anciens que Shakespeare. De là, et de certaines autres coïncidences encore, à penser qu'il était l'auteur des pièces de Shakespeare, il n'y avait qu'un pas à faire.

Ce pas fut fait, vers 1785, par un pasteur anglais, le révérend James Wilmot, mais son hypothèse, consignée dans une lettre particulière, n'eut aucun retentissement et ce ne fut que soixante et onze ans plus tard, en 1856, dans un article de revue, puis, l'année suivante, dans un livre de 543 pages, qu'une institutrice américaine, Delia Bacon, lança publiquement pour la première fois l'hypothèse que Shakespeare avait été le prête-nom d'un groupe d'écrivains de haute extrace dont le principal, à côté de Sir Walter Raleigh et de Spenser, était le chancelier Bacon. L'ouvrage de Delia Bacon, préfacé par le romancier Hawthorne qui, tout en déclarant que Delia Bacon était « une femme remarquable », refusait de se prononcer sur ses opinions, eut un retentissement d'autant plus grand que, la même année, par une de ces coïncidences comme l'histoire littéraire en présente aussi bien que l'histoire des sciences, un auteur anglais, William Henry Smith, arrivait à des conclusions analogues.

Delia Bacon devait malheureusement, deux ans après la publication de son livre, sombrer dans la folie après avoir, une lanterne à la main, erré pendant la nuit autour de l'église de Stratford faute d'avoir obtenu la permission d'y faire ouvrir le tombeau de Shakespeare. Cette fin pitoyable n'empêcha nullement son livre de faire son chemin.

Il contenait une seconde hypothèse, plus audacieuse encore, promise à un brillant avenir. Bacon, affirmait son homonyme américaine, avait caché dans le texte de Shakespeare un message chiffré qui, à l'heureux mortel qui en découvrirait la clef, apporterait une révélation sensationnelle. Cette seconde hypothèse aiguillonna de nombreux chercheurs. Les plus curieux, tous deux comme Delia Bacon américains, sont Ignatius Donnelly et le Dr Owen.

Ignatius Donnelly, originaire, comme Delia Bacon, de l'est des Etats-Unis, avait émigré dans le Minnesota pour y fonder une communauté idéale. Député au Congrès, orateur de talent, organisateur né, fondateur d'un parti, le parti populiste, dont il devait être en 1900 le candidat malheureux à la vice-présidence des Etats-Unis, il s'était fait connaître en 1882 et 1883 par deux ouvrages de *science-fiction* dont l'un, sur l'Atlantide, soutenait l'idée que ce continent disparu est le berceau de toutes les civilisations, l'autre, que la

structure actuelle de la terre s'explique par sa collision, à une époque lointaine, avec une comète de grandes dimensions. Ayant découvert par hasard, dans un livre d'enfants, que Bacon s'était intéressé à la cryptographie, Donnelly avait été amené à lire, dans le *De Augmentis* de Bacon, la description qu'y fait en effet cet auteur d'un système d'écriture chiffrée, dit *chiffre bilittéral*, de son invention.

Si Bacon, pensa Donnelly, s'était donné la peine d'inventer un système d'écriture secrète et, mieux encore, d'en donner dans le *De Augmentis* la clef à ses lecteurs, c'est qu'il voulait par là leur faire entendre qu'en appliquant ce chiffre au texte de Shakespeare, ils y trouveraient la preuve que lui, Bacon, en était le véritable auteur. Partant de cette hypothèse et appliquant, avec toutes sortes de corrections compliquées, les premiers essais n'ayant donné aucun résultat, le chiffre bilittéral de Bacon au texte de la grande édition in-folio des pièces de Shakespeare (le fameux in-folio de 1623), Donnelly, après des années d'un travail acharné, finit par y découvrir le message qu'il cherchait.

Ce message, où Bacon affirmait être l'auteur non seulement du théâtre de Shakespeare mais encore de celui de Marlowe, fut publié par Donnelly en 1888, avec l'exposé complet de ses recherches, dans un ouvrage en deux volumes, formant un total de 998 pages, intitulé *The Great Cryptogram*. Malheureusement pour Donnelly (les baco-niens décidément jouent de malheur), le *Grand Cryptogramme* venait à peine de paraître que deux esprits sceptiques, l'un anglais, le révérend A. Nicholson, l'autre américain, Joseph Gilpin Pyle, prouvaient, sans s'être concertés, qu'en appliquant comme Donnelly l'avait fait le chiffre bilittéral au texte de Shakespeare on pouvait lui faire dire assez exactement tout ce qu'on voulait, y trouver même, comme Pyle s'amusa à le faire, un soi-disant message de Bacon affirmant... qu'Ignatius Donnelly était un imposteur.

La démonstration de Pyle et de Nicholson ne découragea pas Donnelly, pas plus du reste que ses nombreux successeurs. L'année suivante, transportant ses recherches de l'étude du texte de Shakespeare à celui de son épitaphe, Donnelly publiait un nouvel ouvrage, où il prouvait que, lue à la lumière du chiffre bilittéral, cette épitaphe, où Shakespeare demande à la postérité de laisser ses ossements en paix, cachait en réalité le message suivant : « Francis Bacon a écrit les œuvres de Greene [Greene est le dramaturge qui, en 1592, avait accusé Shakespeare de se parer des plumes du paon], de Marlowe et de Shakespeare. »

Il était réservé à un médecin américain, le Dr Orville Ward Owen, d'attribuer à Bacon la paternité non seulement de l'œuvre

entier de Greene, de Marlowe et de Shakespeare mais des poèmes de Spenser et de Sidney et même de ce volumineux et savant traité en prose, *l'Anatomie de la mélancolie*, de Burton.

Si Donnelly, dans son laborieux déchiffrement du message de Bacon, n'avait eu recours qu'au chiffre bilittéral et à ses propres lumières, le Dr Owen, plus favorisé des dieux, se vit aidé dans ses recherches par l'esprit même de Bacon. Cet esprit, en effet, surgissant de sa tombe, lui apparut à plusieurs reprises en rêve, pour lui révéler non seulement qu'il était bien, lui, Bacon, l'auteur des œuvres précitées, mais que, de son vivant, il en avait enfermé la preuve dans une série de cassettes en fer enfouies près d'un certain château d'Angleterre. Le Dr Owen — la foi est contagieuse — persuada alors (nous sommes en 1909) un premier mécène, le Dr William Prescott de Boston, de financer des recherches à l'endroit indiqué par l'esprit de Bacon.

Le propriétaire du château, le duc de Beaufort, y autorisa des fouilles. Elles n'aboutirent à aucun résultat. L'examen cryptographique d'un autre document (le texte de *la Tempête* de Shakespeare) révéla que les cassettes se trouvaient, non au pied de la falaise où Owen et l'ingénieur anglais Hammond, commis par le duc de Beaufort à la surveillance des fouilles, les avaient cherchées, mais dans le lit de la rivière coulant au pied de cette falaise. Un second mécène, le colonel Fabyan de Chicago, finança de nouvelles recherches. Elles aboutirent à la découverte des fondations d'un pont romain, ainsi que d'une citerne, mais, de cassettes, point du tout.

Le Dr Owen paraît alors avoir abandonné la partie. Le Dr Prescott par contre et l'ingénieur Hammond, forts de l'appui d'un troisième mécène, américain lui aussi, Harold Shafter Howard, entreprirent en 1920, dans les caves du château, puis en 1924, dans ses environs immédiats, de nouvelles fouilles, tout aussi infructueuses.

D'autres chercheurs cependant scrutaient le texte de Shakespeare ou celui de son épitaphe ou encore le texte de Bacon à l'aide de la cryptographie et de procédés d'investigation plus surprenants encore : anagrammes, acrostiches, numérologie, tables tournantes, j'en passe et des meilleurs...

Deux cryptographes professionnels de grande classe, William et Elizebeth Friedman, ont récemment étudié les plus importants et les plus curieux de ces systèmes¹. Le résultat de leurs recherches,

¹ William Friedman est l'expert américain qui, chef du service cryptographique des Etats-Unis pendant la dernière guerre, réussit à déchiffrer le code ultra-secret employé par l'état-major japonais. Elizebeth Friedman, sa femme, est comme lui cryptographe de profession.

conduites dans un esprit rigoureusement scientifique et avec la seule ambition de découvrir la vérité, est déposé à la bibliothèque shakespeareienne de Washington, la Folger Shakespeare Library. De ce gros dossier, qui ne saurait intéresser que les spécialistes, M. et M^{me} Friedman ont tiré la matière d'un ouvrage de 288 pages dont j'ai tiré le plus clair de mon information¹. Les conclusions de cet ouvrage sont accablantes pour Donnelly et pour ses émules. Tous ces auteurs, démontrent avec preuves à l'appui M. et M^{me} Friedman, qu'ils aient employé le chiffre bilittéral de Bacon ou quelque autre système de leur invention, l'ont fait sans connaissance suffisante de la cryptographie, sans prudence, sans esprit critique, leurs recherches d'ailleurs étant viciées dès le principe par l'idée fixe qui les possède tous que le texte qu'ils étudient doit nécessairement contenir un message, message qu'il leur faut à tout prix découvrir.

Conduites sans idée préconçue, avec plus de méthode et dans un esprit plus scientifique, les recherches des Donnelly et des Owen eussent-elles abouti à des résultats plus valables ? Les Friedman ont voulu en avoir le cœur net. Ils ont eux-mêmes appliqué, avec la rigueur de gens du métier, le chiffre bilittéral de Bacon aux textes invoqués par les anti-stratfordiens. Le résultat a été absolument négatif. Le chiffre bilittéral est fort ingénieux, c'est même, déclarent M. et M^{me} Friedman, le seul valable des systèmes cryptographiques utilisés par les cryptographes amateurs anti-stratfordiens, mais, de message secret de Bacon, le chiffre bilittéral n'en révèle aucun.

L'argument anti-stratfordien ne repose pas sur la seule cryptographie. Les savants ouvrages du professeur Abel Lefranc, par exemple, soutenant que le comte de Derby et non pas Bacon est l'auteur du théâtre de Shakespeare, apportent d'autres preuves que cryptographiques. Ils citent des documents d'archive, démontrent, avec pièces à l'appui, que ce grand seigneur était humaniste, juriste, grand voyageur, homme d'Etat, soldat, musicien, bref tout ce que l'auteur du théâtre de Shakespeare devait être, mais que l'acteur William Shakespeare n'était pas. Ils démontrent de plus que Derby avait la passion du théâtre et même (deux documents contemporains l'affirment) qu'il a écrit des comédies.

Malheureusement pour la thèse d'Abel Lefranc, d'autres auteurs, tout aussi savants, ont démontré, à l'aide de documents tout aussi authentiques et d'arguments tout aussi probants, que le vrai Shake-

¹ William F. and Elizebeth S. Friedman, *The Shakespearean Ciphers Examined*, Cambridge University Press, 1957.

speare n'est ni le comte de Derby, ni Bacon, mais le comte d'Oxford ou Lord Robert Cecil ou le comte de Rutland ou Sir Edward Dyer ou Sir Walter Raleigh ou encore une demi-douzaine de seigneurs petits ou grands, pour ne rien dire de roturiers — Marlowe, Florio, voire même Defoe (ce dernier né pourtant plus de quarante ans après la mort de Shakespeare) — qui tous ont leurs partisans convaincus.

« Quand on n'a lu que les baconiens on peut croire à Bacon », écrivait en 1926 le professeur Georges Connes à la page 244 de son spirituel ouvrage, *Le Mystère shakespearien*, dont la lecture, fort divertissante, est aussi instructive que celle du livre de M. et M^{me} Friedman. De même, comme il le démontre aussi, on peut croire à Lord Derby quand on n'a lu qu'Abel Lefranc, à Rutland quand on n'a lu que le professeur Demblon, et ainsi de suite des autres candidats à la succession de Shakespeare. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs puisque chaque auteur pose lui-même d'avance les conditions que doit remplir son candidat. Le *hic*, c'est que les différentes candidatures s'excluent les unes les autres. En réalité, vous vous en doutez maintenant peut-être, la succession de Shakespeare n'est pas ouverte.

Les hypothèses anti-stratfordiennes, si ingénieuses, si vraisemblables même qu'elles paraissent parfois, reposent sur une double pétition de principe, à savoir : 1) que Shakespeare était trop ignare pour avoir écrit les pièces jouées et imprimées sous son nom; 2) que ces pièces témoignent d'une culture si raffinée et si encyclopédique que seul un aristocrate, ou à tout le moins un universitaire, a pu en être l'auteur. L'une et l'autre de ces suppositions sont fausses. Elles s'inspirent d'une vue sommaire et inexacte tant de la vie et du caractère de Shakespeare que du théâtre de son temps.

Cette vue sommaire et inexacte, on ne saurait la reprocher à des autodidactes et des illuminés comme Delia Bacon, Ignatius Donnelly ou le Dr Owen. Mais que penser d'universitaires comme le professeur Lefranc ou le professeur Demblon qui, spécialistes en un tout autre domaine, l'histoire de la littérature française, se lancent imprudemment dans la controverse shakespearienne ?

Leur première erreur, qui est celle de tous les anti-stratfordiens, est de soutenir (comme je l'ai fait moi-même au début de cet exposé, pour donner le maximum de force convaincante à leur thèse) que Shakespeare sortait d'un milieu inculte et qu'il l'était lui-même.

Même si, ce qui n'est pas prouvé, ce qui est même extrêmement peu probable, ses parents étaient illettrés (sa mère appartenait à une vieille famille de l'aristocratie terrienne du Warwickshire, son père fut successivement échevin, puis maire et juge de paix de Stratford: est-il vraisemblable qu'il n'eût su ni lire ni écrire ?), Stratford

possédait alors une des meilleures écoles d'Angleterre, où l'enseignement, basé sur l'étude du latin, était donné par des gradués d'Oxford. Tirer du « peu de latin et moins de grec » de Jonson la conclusion que Shakespeare n'avait pas été à l'école et qu'il ignorait à peu près tout de ces deux langues est donc parfaitement arbitraire. En écrivant ces mots, dans un poème, du reste, écrit à la gloire de Shakespeare, sept ans après sa mort, pour introduire la première édition complète de son théâtre, Ben Jonson, tout en laissant entendre, ce qui était bien dans son caractère, que lui-même, qui avait étudié à Westminster sous la férule de l'humaniste Camden, en savait évidemment plus que Shakespeare sur ce point-là, voulait tout simplement faire ressortir que le génie de Shakespeare ne devait rien à l'éducation, relativement modeste, qu'il avait reçue. Cette éducation, cependant, Jonson ne la niait pas. Le braconnage imputé à Shakespeare, s'il est, lui, assez vraisemblable, n'est pas prouvé pour autant, étant mentionné pour la première fois en 1709, près d'un siècle après la mort du poète. S'il était prouvé, quelles conclusions pourrait-on légitimement en tirer pour ou contre la formation intellectuelle de Shakespeare ? Il en est de même de son mariage précipité, de son départ présumé de Stratford trois ans après ce mariage et du fait que, entre 1585, où l'on perd sa trace à Stratford et 1592, où on le retrouve, acteur célèbre, à Londres, sept ans ont passé, où l'on ne sait rien de ce qu'il a bien pu faire. Sept ans, cela compte dans la vie d'un homme, surtout quand ces sept ans sont ceux de sa vingt et unième à sa vingt-huitième année et que, à la fin de cette période, cet homme a su s'imposer comme acteur.

Acteur, on ne le devenait pas si facilement à cette époque, où l'on exigeait d'un acteur non seulement qu'il sût se mettre dans la peau de n'importe quel personnage, comique ou tragique, rustre ou noble, contemporain ou ancien ; qu'il sût déclamer les tirades les plus ampoulées aussi bien que faire chanter les vers les plus délicats et faire un sort aux plaisanteries les plus osées ; qu'il eût la mémoire assez souple et assez sûre pour jouer jusqu'à quarante rôles différents dans une seule saison et que, aux talents difficiles du mime, du diseur et de l'acteur, il ajoutât ceux du musicien, du danseur, de l'escrimeur, voire de l'acrobate et du chanteur. Tous ces talents, l'acteur devait en faire la preuve, le professeur Sprague nous le rappelait à Lausanne récemment, devant un public de connaisseurs où, s'il se trouvait certes des filles de joie, des marins, des artisans illettrés et des filous, il y avait aussi beaucoup d'apprentis (et les apprentis, alors comme aujourd'hui, étaient tenus de savoir lire), d'hommes de loi, de négociants, voire même de seigneurs et de dames du meilleur

monde. Les acteurs, surtout quand, comme c'était le cas pour Shakespeare, ils appartenait à une compagnie privilégiée, protégée par le souverain ou par un grand seigneur, étaient souvent appelés à jouer devant un public plus sélect : au Temple, par exemple, devant la basoche assemblée, à Greenwich ou à Whitehall devant la reine Elisabeth ou le roi Jacques, fort amateurs l'un et l'autre de théâtre. Tout cela, qu'ont mis en lumière les spécialistes du théâtre élisabéthain, suppose que, lorsque Shakespeare, en 1592, à vingt-huit ans, faisait trembler sous lui les planches d'un théâtre londonien, au grand dépit de cette méchante langue, de ce jaloux, qu'était le dramaturge et le pamphlétaire Robert Greene, gradué, lui, des deux universités, il devait avoir, en même temps qu'une incontestable expérience de la vie, des années de pratique du théâtre derrière lui.

Que Shakespeare, à son double métier d'acteur et d'auteur dramatique, ait gagné beaucoup d'argent et que, homme d'affaire avisé, il l'ait fait habilement fructifier, qu'est-ce que cela prouve contre son génie ? On peut, comme Robert Greene précisément, ou comme Villon, La Fontaine ou Verlaine, être écrivain et bohème, on peut, comme Bacon, Milton ou Goethe, être un homme rangé et qui sait bien administrer son argent. Les signatures du testament de Shakespeare sont informes ? Cela est vrai, mais des médecins qui se sont penchés sur elles y ont vu l'effet, non de l'ignorance, mais de la maladie, artériosclérose ou maladie de Parkinson peut-être, qui devait emporter Shakespeare quelques semaines plus tard. L'orthographe en est incertaine ? Chacun à l'époque, et même les plus lettrés, Sir Walter Raleigh par exemple, écrivait son nom comme bon lui semblait. Le testament de Shakespeare ne mentionne ni manuscrits ni livres ? Pour les livres, ni le théologien Robert Hooker, savant apologiste de l'Eglise d'Angleterre, ni Bacon lui-même n'en mentionnent aucun dans leur testament. Quant aux manuscrits, les manuscrits de pièces de théâtre appartenait alors aux compagnies d'acteurs qui en jouaient le texte : une fois imprimés, ils n'étaient jamais conservés.

Rien donc, dans les faits établis de la vie de Shakespeare ne permet de conclure qu'il était ignare. Tout, au contraire, permet de penser qu'il ne l'était pas.

Quant à l'idée, qui est la seconde idée préconçue des anti-stratfordiens, que les pièces de Shakespeare supposent une culture si vaste que seul un universitaire et, de préférence, un aristocrate, eût pu en acquérir une pareille, elle ne résiste pas davantage à un examen attentif des faits.

Examiné sans parti-pris, considéré dans sa totalité et non dans ses seuls chefs-d'œuvre et, dans ceux-ci, en tenant compte non

seulement des scènes ou des passages sublimes mais aussi des scènes et des passages moins réussis, voire visiblement bâclés (Shakespeare écrivait au courant de la plume, c'est d'ailleurs une des critiques que Ben Jonson, justement, lui adressait), le théâtre de Shakespeare, tout en témoignant, comme celui de Molière, d'une connaissance si parfaite de toutes les ressources, de toutes les ficelles, de l'art dramatique qu'il est difficile d'imaginer qu'il ne soit pas l'œuvre d'un homme du métier, le théâtre de Shakespeare est d'une qualité et d'une réussite si inégales, il est si souvent entaché d'erreurs de détail, d'invéraisemblances, d'anachronismes et de trivialités qu'il est véritablement impossible, à qui le lit sans préjugés et dans le texte, d'en attribuer la paternité à un Bacon ou à tout autre universitaire, aristocrate ou non, de l'époque.

Le démontrer comme il faudrait avec assez de preuves à l'appui, prendrait trop de temps. Qu'on me permette seulement, à l'hypothèse anti-stratfordienne, d'opposer les quelques faits suivants.

Shakespeare met souvent en scène, comme on sait, des courtisans, des hommes d'Etat, des souverains. Leur langage est alambiqué et précieux. Il nous paraît fort artificiel aujourd'hui, même si, ce qui est possible, il correspondait peut-être à celui que parlaient alors les gens de ce milieu et de cette éducation-là. Ecoutez, par contre, parler ses gens du peuple, paysans, aubergistes, sommeliers, fossoyeurs, artisans, gens du « milieu », bergers, soldats : la langue qu'ils parlent est d'une authenticité, d'une vigueur, autrement convaincantes ! Quelle est la vraisemblance qu'un philosophe et un intellectuel comme Bacon, un grand seigneur comme le comte d'Oxford ou le comte de Rutland ait su lui donner cette verdeur et cette spontanéité ?

Les idées politiques de Shakespeare, telles qu'elles apparaissent dans ses pièces historiques, sont celles, non d'un grand seigneur ou d'un philosophe, mais d'un petit bourgeois, conservateur et patriote et même passablement chauvin. En matière d'histoire d'Angleterre, ses connaissances sont celles, exactement, des chroniqueurs qu'il a lus ou relus avant d'écrire ses pièces. En matière d'histoire ancienne ou de mythologie, ce sont des souvenirs d'école, rafraîchis par la lecture (en traduction anglaise et non dans l'original, on peut le prouver) de Plutarque et d'Ovide.

Ses anachronismes sont célèbres. Il voit les personnages de l'antiquité vêtus et se comportant comme les Anglais ses contemporains. Les gens du peuple, dans *Jules César*, jettent leurs bonnets en l'air pour acclamer le dictateur, les conspirateurs viennent de nuit chez Brutus en enfonçant leurs chapeaux sur la tête pour n'être pas reconnus, Cassius déboutonne son pourpoint pour offrir sa poitrine nue

au poignard de Brutus, Brutus corne la page de son livre pour se rappeler où il en est de sa lecture. Coriolan, aux premiers temps de Rome, cite Galien, qui vécut au deuxième siècle de notre ère. Cléopâtre joue au billard avec ses suivantes.

Célèbre également est l'ignorance de la géographie dont témoignent les pièces de Shakespeare qui, par exemple, dans *Tout est bien qui finit bien*, fait passer par Florence un personnage qui veut aller du Roussillon à Saint-Jacques de Compostelle ou qui, dans le *Conte d'hiver*, confondant Delphes et Délos, place sur une île le temple de Delphes et fait aborder en Bohême un vaisseau sicilien.

Vétilles, direz-vous, que tout cela, mais si, sous la plume de William Shakespeare de Stratford, elles sont naturelles, comment les expliquer sous celle d'universitaires et de gens qui avaient voyagé comme Bacon ou Derby ?

Quant aux connaissances encyclopédiques attribuées à l'auteur du *Roi Lear* ou de *Hamlet*, les experts qui les ont examinées les ont trouvées ou bien, en matière de droit par exemple, assez superficielles et telles qu'aurait pu facilement les acquérir un homme, comme Shakespeare, assez à cheval, semble-t-il, sur ses droits, ou bien au contraire, en matière de connaissance des gens, des choses et des bêtes de la campagne, telles exactement que devait en posséder un homme placé en contact intime dès son enfance, comme l'était William Shakespeare à Stratford, avec des bergers, des fermiers, des gentilshommes campagnards, des braconniers, des chasseurs.

En réalité, observateur-né comme tout bon acteur et doué d'une mémoire exceptionnellement fidèle des mots, des gens et des choses, et, de plus, les témoignages contemporains sont unanimes sur ce point, homme d'un caractère ouvert et sociable, William Shakespeare avait tout ce qu'il fallait en fait d'expérience et de connaissances pour écrire les pièces jouées et publiées sous son nom.

Jouées et publiées sous son nom, précisons-le, de son vivant, sans que personne, littéralement personne, ne crie à l'imposture, et cela dans ce monde du théâtre où la jalousie et l'intrigue devaient fleurir alors comme elles y fleurissent aujourd'hui, et dans un Londres où les gens se connaissaient bien, et connaissaient bien Shakespeare, puisque la capitale de l'Angleterre comptait alors (M. Sprague nous le rappelait aussi l'autre jour) à peine plus d'habitants qu'aujourd'hui Lausanne ou Genève. Sept ans après la mort de Shakespeare, ses anciens camarades de théâtre, Heminge et Condell, publient la première édition complète de ses pièces sans que personne non plus ne crie à l'imposture. Ils l'introduisent par une série d'hommages, dont celui déjà cité de Ben Jonson, ami certes, mais aussi rival de Shakespeare,

et connu pour sa rude franchise. Quelle vraisemblance qu'il ait été, avec tous ses contemporains, la victime ou, sinon, le complice d'une incroyable imposture ? Neuf ans plus tard, quand paraît la deuxième édition de ce même in-folio, c'est Milton, après Ben Jonson, qui y rend hommage à Shakespeare. Au siècle suivant, nous l'avons dit, Pope et Johnson critiquent et éditent le théâtre de Shakespeare sans douter, eux non plus, un seul instant, qu'il n'en soit pas l'auteur. Aujourd'hui encore, où la vie et l'œuvre de Shakespeare ont été examinés à la loupe par les érudits comme ne l'ont été la vie et l'œuvre d'aucun autre écrivain de son temps, pas un seul de ces spécialistes n'a trouvé le moindre document ni le moindre indice permettant de penser que William Shakespeare, l'acteur de Stratford, n'était pas l'auteur des pièces qui portent son nom. Qu'en conclure, sinon, au risque de décevoir tous les amateurs de cryptogrammes et de romans policiers, que ce n'est ni Bacon, ni Rutland, ni Derby, ni aucun des autres prétendants à la succession de Shakespeare qui a écrit ces pièces ? Mais que c'est, tout bonnement, William Shakespeare, l'acteur et l'écrivain de génie, dont, en toute bonne conscience, dans ce pays dont il n'a jamais parlé (tant mieux du reste : Dieu sait sur quels rivages il nous aurait situés !), nous célébrons aujourd'hui, avec le monde entier, le quatrième centenaire de la naissance.

René RAPIN.